

*René Belletto*

**Hors la loi**

**RENÉ  
BELLETTO**

**P.O.L**  
Extrait de la publication

Hors la loi

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

L'ENFER, Prix du Livre Inter 1986, Prix Femina 1986  
LOIN DE LYON (Sonnets)  
LA MACHINE  
REMARQUES  
LES GRANDES ESPÉRANCES DE CHARLES DICKENS  
RÉGIS MILLE L'ÉVENTREUR  
HISTOIRE D'UNE VIE (Remarques II)  
VILLE DE LA PEUR  
CRÉATURE  
MOURIR  
PETIT TRAITÉ DE LA VIE ET DE LA MORT (Remarques III)  
CODA  
LE REVENANT  
SUR LA TERRE COMME AU CIEL  
LE TEMPS MORT

*Chez d'autres éditeurs*

LES TRAITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS NYLKAN  
(Flammarion, coll. « Textes »)  
LIVRE D'HISTOIRE (extraits) (Hachette/P.O.L.)  
FILM NOIR (Hachette/P.O.L.)

*Traduction*

LA TRISTE FIN DU PETIT ENFANT HUITRE & AUTRES HISTOIRES (*The  
Melancholy Death of Oyster Boy & other stories*) de Tim Burton.  
Traduit de l'américain (Éditions 10/18)



René Belletto

# Hors la loi

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2010  
ISBN : 978-2-8180-0007-6  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

*à M.*



*Il faisait déjà trop sombre pour que je  
pusse lire dans ses yeux.*

Jean Ray, *Malpertuis*

*Welcome, ladies, welcome!*

Shakespeare, *Coriolan*

*Serai-je le héros de ma propre vie, ou ce  
rôle sera-t-il tenu par quelque autre?*

Charles Dickens, *David Copperfield*

*Je suis né pour vivre d'une mort conti-  
nuelle.*

Cervantès, *Don Quichotte*

*On s'acharne à enfouir sous les artifices  
ce qui est naturellement hors d'atteinte.*

Robin Ballester, *Maximes*.

*Il y a dans mon appartement une porte  
que je n'avais jamais vue.*

Franz Kafka



## CHAPITRE 1

(qui sert de prologue)

### LÉGENDE

*J'ai une douleur je ne sais où,  
Née de je ne sais quoi,  
J'en guérirai je ne sais quand,  
Si me soigne je ne sais qui.*

Chant flamenco (Anonyme)

*À défaut du soleil, la foudre ici me luit.*  
Antoine-Vincent Arnault,  
*Marius à Minturne*



Je m'appelle Luis Archer.

Je suis né le 6 juin 1966, il y a quarante-deux ans aujourd'hui jour pour jour.

« Je suis mort le 6 juin 1966, il y a quarante-deux ans aujourd'hui jour pour jour... »

Je fus surpris moi-même de me formuler cette seconde proposition avec autant de brutale transparence, surpris d'être au bord de jouer à la croire vraiment, en cette belle matinée du 6 juin 2008, tandis que je me trouvais avec Clara sur la place de l'Église de Saint-Maur et que le monde semblait si réel autour de nous.

C'était un vendredi, jour de marché. Je tenais serrée la main de Clara. Nous avançons à pas lents parmi la foule murmurante et bienveillante, des chalands attentifs aux étals, les pupilles en alerte lorsqu'il s'agissait de scruter des cerises, de malaxer des poires ou de renifler des melons, comme si ces activités pouvaient délivrer le meilleur de la vie, ou son secret.

La main de Clara était chaude et fraîche dans la mienne.

Maxime vivant, ma joie eût été sans limites – mon cher, mon pauvre Maxime, ami de toujours, disparu le 24 mai dernier, et dans des conditions si épouvantables !

Un commerçant nous désigna, les sourcils haussés jusqu'aux premiers cheveux par l'impétuosité de son invité, une pièce de jambon cru. Clara fut tentée.

– Neuf tranches, lui dit-elle. Très minces.

Je n'adore pas le jambon cru, ni la viande en général. Mais je l'approuvai d'un « oui » tendre et muet – je ne voulais que lui être agréable, je ne voulais que son plaisir – quand elle se retourna pour solliciter mon avis.

Elle me sourit.

La beauté de Clara, grande, fine, élancée, seins et fesses dessinés sculpturalement dans la ligne du corps, m'émerveillait à chaque seconde.

Son sourire découvrait à peine un peu trop ses dents supérieures. « À peine un peu trop », je parle des quelques dixièmes de millimètres sans lesquels ce sourire aurait été moins parfait, et moins anéantissants son charme et sa sensualité – et je profite de cet entrain descriptif qui semble vouloir m'animer pour glisser un mot concernant ses yeux et ses cheveux (avant d'en venir à des considérations d'ordre plus général) : Clara avait des yeux bleu-vert, qui fonçaient à certains moments de la journée (je l'avais remarqué) ou de la vie (elle me l'avait dit), des yeux illuminés par la pétillance et la fraîcheur de son âge, émouvants aussi par la profondeur et la gravité hors du temps de leur expression. Quant à sa chevelure blonde, longue et dense, épousant avec suavité la courbe des épaules (ou de l'une seulement des épaules), elle fascinait par sa couleur, claire mais par endroits presque foncée, le

passage du clair au moins clair se faisant ici sans transition, là selon de délicats dégradés de teintes voisines, posées par un peintre qui eût été non moins amoureux d'elle qu'excellent dans son art.

Nous savons à quel point un grand amour, ou ce que l'on croit tel, peut tenir à des riens. On déclare cet amour mystérieux, de nature divine, prédestiné, ancien comme l'éternité, alors qu'il a été provoqué la semaine précédente par quelque dissymétrie perçue dans le corps de la personne aimée, par la douceur extrême de la peau qui recouvre l'os d'une cheville, par quelque pli particulier de ses lèvres quand elle sourit. Je ne soutiendrais pas que de telles causes (le miracle de la beauté physique de Clara) n'eurent pas d'influence dans l'amour qui me porta vers elle dès le premier regard. (Je révèle d'emblée que ce premier regard avait été jeté par moi non sur Clara elle-même, mais sur une toile peinte par son oncle Michel, sur un tableau de Michel Nomen la représentant.) Pourtant, je supposerais volontiers qu'un élément inexplicable, dans la naissance de mon élan vers elle – et de son élan vers moi... Je ne sais. Je me borne à espérer que le récit de ma longue et extraordinaire aventure finira par laisser pressentir au lecteur la vérité de notre amour (et, je l'espère aussi, j'ai besoin de l'espérer, la vérité de toutes choses) – au lecteur et à moi.

Elle échangeait quelques mots avec le marchand, sur ses produits, sur le beau temps.

Sa voix était une caresse sonore.

Neuf tranches de jambon cru (plus quatre escalopes de veau) furent payées. Clara vint vers moi, sa courte robe grenat l'accompagnant avec un temps de retard. La trace de l'écorchure qu'elle s'était faite au-dessus du genou dans Opéra

s'était atténuée, simple tache rose aujourd'hui, aux contours flous, semblable à quelque ornement précieux sur sa cuisse brunie.

Nous continuâmes nos achats, pain, biscottes fraîches, asperges, fruits.

Je contemplais Clara dans la lumière totale du soleil.

Avant de quitter le marché, nous nous arrê tâmes et nous regardâmes dans les yeux. Elle s'approcha et m'embrassa, nos lèvres fermées se joignirent.

Ce fut notre premier baiser.

Puis je la serrai fort contre moi, le visage dans ses cheveux.

« Mort le 6 juin 1966 »... Que peut signifier une telle affirmation? Que celui qui l'énonce est ressuscité? Qu'il y a une vie après la mort, et que, pour la première fois dans l'histoire des hommes, un mort parvient à communiquer avec les vivants, à leur adresser une sorte de lettre, de longue lettre, le récit de sa nouvelle vie? Que le principe spirituel qui anime un être humain se loge aussitôt, à l'instant où il meurt, dans le corps d'un enfant qui naît? (C'était ce que croyait Maxime, ou ce que voulait croire ce personnage désespéré. Il m'en parla avec moins d'ironie que d'habitude au cours d'une soirée où nous fêtions chez lui nos anniversaires, douze ans auparavant, j'en ai gardé le souvenir fidèle.) Je ne peux m'empêcher de songer à cette éventualité depuis quelques jours, depuis le 2 juin, pour être exact – jour où je rencontraï Clara, dans des circonstances telles qu'il eût été impossible à chacun de ne pas faire à l'autre le récit intime de son existence. Si je suis né à l'heure précise où mourut le grand-père de

Clara (j'aurai à vérifier ce point), et si c'est lui, Albin Nomen, qui inscrivit un jour le petit quatrain dans le journal de Lucie, sa fille, mère de Clara...

Mais le mystère (si mystère il y a) se déchiffrera en son temps – ou gagnera en confusion, je ne sais encore, et perdra le dépouillement et la netteté propres aux débuts que je voudrais lui donner, peut-être en d'autres termes n'y reviendrai-je jamais, à ce mystère, avec autant de clarté explicite, quand je serai entraîné de nouveau par le flux dense et volatil à la fois de la réalité dont je m'apprête à rendre compte.

Pas de preuves en ce domaine, faut-il le dire. Le lecteur se fera son opinion s'il le souhaite, et quand il le souhaite.

Pour ma part, les événements inouïs qui se sont déroulés depuis la mort de Maxime n'ont pu que me troubler – sans parler, bien sûr, de l'événement, lui, proprement inconcevable qui devait survenir l'après-midi de ce jour de marché, vendredi 6 juin 2008, et qui porta mon désir de croire à son point culminant.

Pourvus de victuailles, nous traversâmes la rue de l'Église.

Quelle joie de voir Clara marcher, de la voir évoluer dans l'espace, immatérielle et si charnelle, les jambes longues, ses cheveux clairs flottant à chaque pas, les épaules à peine plus bronzées que le reste du corps, chef-d'œuvre de mobilité harmonieuse, comme si elle avait été désignée pour faire à des êtres d'une autre planète la démonstration d'une démarche humaine parfaite sous le rapport de la mécanique et de la grâce, à chaque instant naturelle et pourtant surprenante, tels le cours d'un fleuve, la croissance d'une plante, ou telle

une musique qui se serait incarnée en elle et se déroulerait ainsi dans le temps de façon visible, mélodie, ornements et accords.

Nous remontâmes à gauche la rue de l'Église (les bruits du marché s'estompèrent), parcourûmes quelques dizaines de mètres (je fis tomber trois fraises et les laissai dans la poussière, tant pis), puis nous prîmes à droite l'impasse du Midi, large, entourée de nombreux arbres.

On croyait pénétrer dans une forêt de peupliers, de chênes, de châtaigniers (d'une espèce qui rougirait à l'automne – si souvent les avais-je vus se teinter de rouge à l'automne, au fil des années!), de hêtres, et aussi de bouleaux, et d'arbres de Judée aux troncs tortueux, et cette forêt dissimulait presque sous ses masses de verdure les deux seules et magnifiques bâtisses élevées dans l'impasse, la maison de Clara, au 1, et, au 3, tout au fond, la maison de Maxime.

C'est alors, le soleil soufflant sa tiédeur sur ma nuque, mes narines emplies de l'odeur des arbres et des fleurs, que je fus comme ramené en arrière par le flot des souvenirs, douze ans plus tôt, en cette journée du 6 juin 1996, que j'ai évoquée, et qui marque peut-être le véritable début de cette histoire – qui en est, en tout cas, l'un des multiples « véritables débuts ».

## CHAPITRE 2

### DOUBLE ANNIVERSAIRE

*Cet accompagnement était si beau en soi qu'aucune voix principale n'aurait pu ajouter au plaisir que j'y éprouvais.*

*Ernst Ludwig Gerber, Lexique historique et biographique des musiciens*

*Si jamais nous nous retrouvons un jour, aucune des questions que tu te poses ne restera en suspens.*

*Kleist, Michael Kohlhaas*



Achévé d'imprimer en février 2010  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 2155  
N° d'édition : 174013  
N° d'imprimeur : 10xxxx  
Dépôt légal : mars 2010  
*Imprimé en France*



René Belletto  
**Hors la loi**

Cette édition électronique du livre  
*Hors la loi* de RENÉ BELLETTO  
a été réalisée le 7 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 2010  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782818000076)  
Code Sodis : N41952 - ISBN : 9782818002766  
Numéro d'édition : 174013